

Au bonheur des lecteurs

Une île sans pareille –

Souvenirs de Port-Cros (1829-1830),

de Vivienne de Watteville. Éditions Claire Paulhan, 2019, 320 pages, 28 euros.

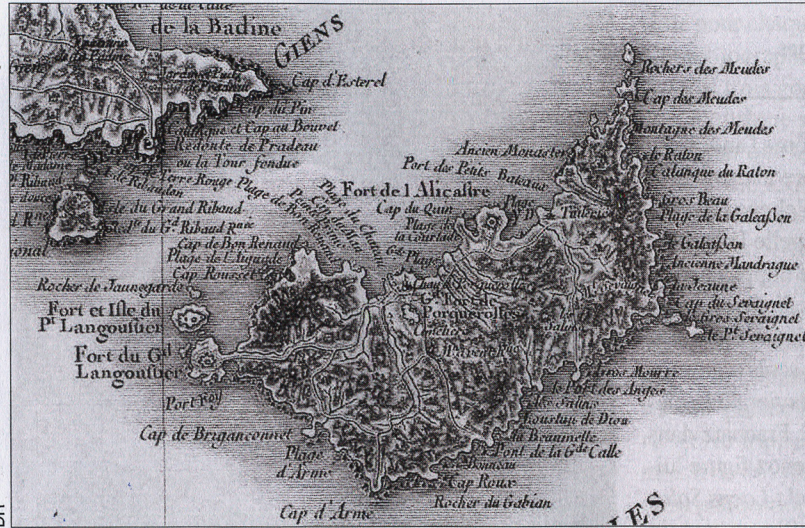
Les bonheurs de la lecture tiennent parfois à la conjonction d'un lecteur curieux et d'un éditeur courageux qui a osé découvrir ou redécouvrir des textes inédits ou rares. Soyez donc curieux et, pour ne pas être déçu, choisissez un volume édité par Claire Paulhan.

Depuis 1996, la petite-fille de Jean Paulhan a publié quelque soixante titres – autobiographies, écrits intimes, mémoires, correspondances, qui pour la plupart constituent des témoignages remarquables sur les deux guerres mondiales, des regards aigus et originaux sur ces périodes de notre histoire proche.

Parmi les écrits diaristes, signalons le *Journal* de Catherine Pozzi ou celui de l'étonnante Mireille Havet ; parmi les correspondances, les lettres échangées par le grand-père de l'éditrice avec Michel Leiris, François Mauriac, Jean-Richard Bloch, Marc Bernard, Paul Éluard, Georges Perros. Ce sont des pans de notre histoire littéraire, voire de l'histoire tout court, que restituent les Éditions Claire Paulhan.

Je viens de refermer un petit livre à la couverture d'un bleu que je dirai turquoise, fruit de ces éditions. L'auteur a le beau nom romanesque – que l'on verrait bien porté par un personnage de Radiguet – de Vivienne de Watteville. Le titre, *Une île sans pareille – Souvenirs de Port-Cros (1829-1830)*, en anglais *Seeds That the Wind May Bring*, n'annonce pas un texte bouleversant. Les jolies photographies familiales et sépia qui l'illustrent montrent une charmante Anglaise en villégiature sur les bords méditerranéens. Rien donc de chamboulant à première vue.

Et pourtant cette jeune femme de presque trente ans,



L'île de Port-Cros, carte de Cassini.

orpheline de mère, a vagabondé à travers le monde, suivant son père Brovie, qui, chargé d'une mission scientifique en Afrique, a été mortellement blessé par un lion. Quatre ans plus tard, sa fille est retournée en Afrique, non plus pour chasser les fauves, mais pour aller, sur le mont Kenya, au-devant de la nature. Vivienne a rapporté ses impressions africaines dans deux récits (*Out in the Blue*, 1927, et *Speak to the Earth* – en français *L'Appel de l'Afrique*, Payot, 1936).

L'incipit, dont le « C » initial est une lettrine sobre et écarlate et qui fait aborder le lecteur à cette île sans pareille, donne le la à la mise en branle de la mémoire : « *Ce livre est consacré à une île. Sans le marin dont nous avons loué les services, je n'en aurais jamais foulé le sol.* "Là-bas, Mademoiselle ?" me dit-il, sa main hâlée en visière sur ses yeux. "C'est l'île de Port-Cros." *Sur quoi il ajouta en changeant sa chique de joue et crachant avec mépris*

par-dessus le bordage : "Celle-là, par exemple, elle est bien sauvage !" »

Une gaieté propre à ce livre affleure déjà dans ces quelques phrases paratactiques qui croquent le premier naturel rencontré. Si l'île est sauvage, en effet, ses quelques habitants ne le sont pas moins et n'ont pas moins de méchanceté que les animaux africains, si l'on excepte un doux poète poitrinaire (qui meurt en cours de récit). Pendant les quelques mois du séjour de Vivienne à Port-Cros, le paradis que promettaient les paysages coexiste avec l'enfer des cœurs humains. Mais l'excentrique Anglaise (est-ce un pléonasse ? Toutes les Anglaises ne sont-elles pas excentriques comme elles sont rouses ?)

s'amuse de ces Provençaux sales, retors, au fond mauvais. Elle ne les prend pas plus au sérieux qu'elle ne se prend elle-même au sérieux. C'est cette mise à distance par rapport à soi et à autrui qui secrète le savoureux humour (anglais, comme il se doit) de ce texte, porté à son meilleur dans les épisodes – mi comédie mi terreur – où joue et surjoue le terrible Joseph Baresi, bon à tout faire, jeune Hercule napolitain, qui se livre sans retenue à ses travaux afin de séduire sa maîtresse, dont il est amoureux fou ; il peut aussi tenter le chantage du désespoir, se roulant aux genoux de la bien-aimée ou se répandant en larmes.

À vrai dire, le lecteur comprend d'autant mieux ce Joseph qu'il est lui-même charmé par la narratrice, qui, hélas ! à la fin épousera Bunt, un Anglais qui aime Brahms.

Aussi est-ce avec une certaine mélancolie que j'ai refermé ce livre délicieux. ■

Claude Schopp